

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Georges et Vincent, bien qu'ils ignorassent ce que c'est que la mort éprouvaient cependant un effroi plus grand qu'ils n'auraient pu l'exprimer. Tantôt ils croyaient leur père bien malade ; tantôt, entendant vaguement parler de départ, ils se demandaient s'ils ne devaient pas le quitter pour toujours. Peut-être allait-il vers des régions inconnues pays de l'infini et du vague dont les habitants ne prenaient point pour eux de formes déterminées.

Catherine les habilla, et quand le vieux prêtre vint chercher le corps, toute la famille de la mère Pélican se trouvait groupée près de la bière couverte d'un drap noir.

Les gens du pays, afin d'honorer l'homme qui venait de mourir dans l'exercice d'un devoir, tinrent à conduire Jean Tournil à sa dernière demeure. Les gendarmes, le garde champêtre, étaient là ; le mari de Catherine avait été soldat ; il avait prêté serment comme eux ; c'était un frère, un compagnon, dans le groupe des défenseurs de l'ordre.

Derrière le cercueil marchait Catherine, sa fille dans les bras ; Lucie tournait l'angle de son tablier de deuil ; les jumeaux se tenaient par la main, et les plus grands entouraient la veuve. Le visage de Catherine était d'une pâleur de marbre ; ses grands yeux, qui jadis rayonnaient de tendresse, avaient pris une expression de douleur si profonde, qu'on sentait bien que jamais elle ne pourrait se consoler. Mais elle ne pleurait pas ; on l'eût dite presque calme.

Le cortège suivait une route sinueuse, montant entre des haies sèches ; la croix d'argent étincelait sous les rayons clairs d'un soleil d'hiver, et la voix du prêtre montait, chantant les psaumes de la délivrance. A l'entrée du cimetière se tenait le fossoyeur, la bêche en main. Il comptait soixante-dix-sept ans, et avait enterré bon nombre de gens du village ; le père de Jean avait été son voisin, il l'aimait comme un fils. On se rangea autour de la fosse.

Le prêtre prononça les dernières prières, puis le cercueil descendit dans la fosse profonde, avec un bruit sourd. Une à une, les pelletées de terre tombèrent sur le bois, ajoutant à l'oppression de chacun ; le goupillon passa de main en main ; puis le prêtre, le chantre et les enfants de chœur s'éloignèrent. La foule se dispersa lentement, et bientôt il ne resta plus dans le funèbre enclos que la veuve et les orphelins.

Dans un coin, masqué par un bouquet d'ifs, le vieux garde champêtre se tenait immobile, attendant le moment où Catherine quitterait à son tour la tombe où elle venait d'ensevelir la moitié de son cœur.

Elle fût sans doute restée là bien longtemps, des heures, puis des heures, perdue dans l'amertume de ses regrets ; mais le nourrisson pleura dans ses bras, et subitement elle se leva.

Catherine redevenait mère.

Alors le vieux soldat, que dans le pays on appelait le père Sabretache, s'approcha de la veuve :

— Catherine, dit-il, n'oubliez pas que cet honnête homme doit être vengé.

Elle serra la main de Sabretache avec énergie.

— Vous m'avez comprise, dit-elle, merci !

Et, suivie des enfants, elle quitta le cimetière.

V

MÈRE DOULOUREUSE

La justice ne s'y trompa pas. Un seul homme fut désigné par la clameur populaire comme l'assassin du garde-chasse. Aussi, dès que le juge d'instruction et le commissaire de police eurent rempli la mission qui les appelait près de la victime, se hâtèrent-ils de se rendre à la demeure de celui qu'on supposait être le meurtrier. Sa demeure ?

En avait-il une, ce vagabond, ce braconnier vivant dans les taillis, à la façon des loups, se creusant des tanières comme les bêtes fauves, en rupture de ban avec la société, la loi et la famille ? Les soûls des grands bois noirs le voyaient plus souvent que sa mère. Quelquefois, la nuit, à l'heure des hiboux, il poussait la porte de la maisonnette, et, à la clarté d'une chandelle fumeuse, il s'asseyait près

de lâtre, semblable aux âmes souffrantes revenant visiter les lieux où elles vécurent. Madeleine le trouvait là, en se levant, déguenillé, hideux. Avec un geste de joie folle, elle lui jetait ses bras autour du cou :

— Mon enfant ! mon enfant !

Elle ne trouvait que cela. Dans sa bonté infinie, elle oubliait qu'il était un être hors la loi, choisissant les sentiers mauvais de la vie et courant à l'abîme ; elle se rappelait seulement qu'il lui tenait par toutes les fibres de l'âme.

Elle ne le questionnait pas ; à quoi bon ? Ses ivresses, ses veilles, ses fautes se lisaient sur son visage. Madeleine s'empressait seulement de chercher du linge blanc, de raccommodez la blouse, la veste déchirée, de mettre un peu d'ordre dans le costume délabré du malheureux. Elle se gardait bien de laver ses vêtements à la rivière, où elle aurait eu à subir les cruelles questions des femmes du village. Chez elle, grâce à l'eau de pluie qu'elle gardait, Madeleine savonnait, puis elle repassait et reprisait, sans hâte, par exemple. Elle n'avait garde ! Tant qu'elle travaillait, son fils restait là, silencieux la plupart du temps.

A force de vivre seul, il était devenu taciturne ; mais pendant que la vieille mère tirait l'aiguille Mathieu la regardait. Sur son visage pâle, couvert de rides profondes et minces comme des coupures, il lisait, ainsi que dans un livre vivant, chacune des peines qu'il lui avait causées. Il se rappelait alors quelle douleur blanchir les cheveux de sa mère, quel désespoir creusa sur ses joues ce long sillon de larmes. Il savait pourquoi elle tenait maintenant sa tête baissée, elle qui, jadis, quand elle avait le droit d'être fière d'un honnête mari et d'un petit enfant, la portait si haut ! Le cœur de pierre s'amollissait, un étranglement subit prenait Mathieu à la gorge, et si en ce moment la mère lui parlait, il lui répondait d'une voix sourde, entrecoupée.

Plus d'une fois, Madeleine, devinant ce qui se passait dans son âme, tenta de profiter de cet attendrissement passager afin de l'amener au repentir ; mais elle comprenait vite qu'elle s'était trompée. Le visage de Mathieu reprenait son expression farouche, et il quittait la maison où, durant quelques minutes, sa mère avait eu l'espoir de le garder.

Les visites du braconnier se faisaient de plus en plus rares, et trois semaines s'étaient écoulées depuis que, pour la dernière fois, il franchit le seuil de la veuve, quand la vindicte publique l'accusa de l'assassinat de Jean Tournil.

Mathieu, prise d'une grosse fièvre, gardait la chambre depuis trois jours. Nul ne s'était informé d'elle, pas un voisin obligeant n'avait frappé aux volets de sa fenêtre pour s'enquérir de sa santé.

Elle ignorait tout : la mort du garde et l'accusation portée contre son enfant. Assise devant la fenêtre, tenant à la main une pièce de linge qu'elle reprisait, Madeleine entendit lever le loquet de sa porte avant d'avoir vu venir les visiteurs. Pendant que les magistrats entraient chez elle, les gendarmes et le garde champêtre se plaçaient devant la porte de la maisonnette.

En présence de cette vieille femme, dont nul ne suspectait la probité et la vertu, les magistrats se sentirent pris de pitié. Sans lui apprendre dans quel but ils demandaient à voir Mathieu, il se bornèrent à lui dire :

— Où est votre fils ?

L'inquiétude la saisit tout de suite. Avec Mathieu, ne devait-on pas toujours être sur ses gardes ? Qu'avait-il fait ? De quoi l'accusait-on encore ? Mais, avec une finesse de paysanne, doublée par ses angoisses maternelles, elle comprit qu'elle devait affecter une sécurité absolue.

— Mathieu n'est pas ici, répondit-elle ; il est bûcheron, et quand l'ouvrage presse, et que la bande des travailleurs est nombreuse, on reste à l'endroit où se fait la coupe. Si vous voulez, je l'enverrai chercher par un petit gars du pays.

— Indiquez-nous plutôt où il se trouve.

— Les bois sont grands, fit-elle, je suis vieille, et je vais rarement le trouver. . . . mes jambes sont trop faibles. . . .

— Ecoutez, Madeleine, reprit le juge d'instruction, c'est tout de suite, que nous avons besoin de voir Mathieu, et quand nous devrions battre tout le pays. . . .

— J'ignore de quel côté il bûcheronne, répondit la vieille femme.

— Ignorez-vous aussi que Jean Tournil a été assassiné ?

Il fallut à Madeleine un violent effort de volonté pour étouffer le cri qui lui monta aux lèvres.

— Non, non, je ne le savais pas, messieurs, et je ne mens jamais, jamais. Pourquoi cherchez-vous Mathieu ? Sans doute vous vous croyez dans votre droit, mais il est absent, je vous le jure !

— Vous nous obligerez à fouiller la maison. . . .

— Faites, messieurs, dit-elle.

Sa faiblesse était si grande, qu'il lui fut impossible de quitter sa chaise de paille. Les gendarmes, appelés d'un signe, commencèrent une visite domiciliaire. Au moment où les magistrats pénétrèrent dans une pièce étroite dont la porte donnait sur la salle commune, un